

L'athéisme, enfin objet d'étude sociologique

Newsletter n° 37 de l'Association Belge des Athées, posté le 25 septembre 2022

Patrice Dartevelle

Comme, selon le dicton, « petit à petit, l'oiseau fait son nid », l'athéisme devient un objet d'étude pour les sociologues spécialisés en religions et en croyances. C'est une nouveauté.

Dans un ouvrage que j'ai utilisé précédemment, Philippe Portier et Jean-Paul Willaime reconnaissent que « la sociologie a longtemps montré peu d'appétence pour l'areligion »^[1]. On ne peut donc que se réjouir de voir l'ouvrage dirigé par Pierre Bréchon et Anne-Laure Zwilling, *Indifférence religieuse ou athéisme militant ?* paru en 2020 ^[2].

Une de leurs contributrices, spécialisée dans les États-Unis, Nathalie Caron, abordant l'indifférence religieuse dans ce pays, expose en incise que « l'indifférence religieuse est un positionnement – dont on dira d'emblée qu'il se trouve dans une sorte d'angle mort de la recherche actuelle – que l'on rencontre aux États-Unis. »^[3]

Dans leur importante contribution au livre, Abel François et Raul Magni-Berton constatent d'abord que « l'athéisme est encore relativement peu étudié », ensuite que la catégorie des sans religion, incluant l'athéisme, peut traiter de celui-ci mais qu'il est « rarement appréhendé dans son contenu propre » et concluent que « [...] l'athéisme comme catégorie à part est l'objet de peu de travaux, malgré son développement dans les sociétés occidentales, et notamment en France. »^[4]

Plus complet et plus nuancé, Philippe Portier, dans sa conclusion, reprend dans sa première phase le constat déjà cité (cf. note 1), en justifiant le choix du terme « areligion » plutôt qu'« irreligion », ce dernier connotant l'hostilité à la religion, et le premier englobant l'hostilité comme l'indifférence. Il cite son prédécesseur, François-André Isambert, autrefois professeur aux universités de Lille et de Nanterre, qui avait dès la fin des années 1970 (et qu'il a rejeté en 1992 dans *De la religion à l'éthique*) pointé ce « déficit », ce qui l'avait conduit à dire la nécessité de prendre au sérieux, en ce monde sorti de la transcendance, les déterminants non religieux des conduites morales de nos contemporains. « La sécularisation, affirmait-il, ne peut se réduire à n'être qu'un vaste processus d'évidement de la croyance religieuse. »^[5]

Dans leur introduction générale, P. Brechon et A.-L. Zwilling nuancent et explicitent le propos.

Ils assurent également que « Réfléchir sur la non-religion, l'athéisme, l'indifférence religieuse devient un enjeu majeur pour les sciences sociales des religions » et plus catégoriquement encore que « Les sciences sociales n'ont plus beaucoup d'avenir si elles restent enkystées dans l'étude du religieux » (p. 14).

Bien évidemment, ils donnent pour raison un élément important, à savoir qu'au-delà de la réalité de la sécularisation (on trouve encore des historiens et des sociologues des religions d'obédience religieuse qui ne peuvent s'empêcher d'entretenir un certain espoir^[6]), il faut « comprendre comment des populations de plus en plus non religieuses « feront société ». Les sociologues des religions ont en effet considéré que la religion était le moteur et l'aliment du système de valeurs et par suite de la détermination des choix politiques, ce dernier aspect devenant cependant moins clair qu'il y a ne serait-ce que quarante ans^[7].

Tel est bien mon sentiment sur la problématique du « faire religion ». Je dirais un peu plus précisément qu'il faut d'abord que les athées sachent eux-mêmes comment « faire société » dans ce nouveau cadre et ce, au-delà des appels incantatoires à la laïcité (laquelle ?) et à l'État de droit.

Ces deniers forment un cadre indispensable à la liberté de chacun mais ne donnent pas par eux-mêmes un système de valeurs autonome.

Athéisme ou indifférence ?

Pierre Bréchon, ancien professeur de sociologie à Sciences-Po Grenoble, traite, dans sa contribution personnelle, de l'irreligion avec le souci permanent de distinguer l'athéisme qu'il qualifie dans ce cas de « convaincu », terme que l'on comprend et que je trouve assassin pour les agnostiques et autres adeptes (une fois de plus je manifeste ma très faible empathie pour les agnostiques et ceux qui ne pensent pas) de l'indifférence^[8].

D'emblée, il s'oppose aux médias (j'ajouterais à pas mal de religieux et à quelques « experts ») qui propagent la thèse de l'accroissement de l'importance des religions dans nos sociétés et du retour du fondamentalisme religieux. C'est la thèse médiatique du retour du religieux et du « XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas ».

Pour P. Bréchon, « À l'inverse de ces affirmations, en partie liées à des zooms médiatiques sur les événements d'actualité et sur de petits groupes fanatiques du religieux [en clair les attentats djihadistes], on peut considérer que la thèse classique de la sécularisation, c'est-à-dire d'une perte de prégnance et de sens des religions en Europe, est toujours valide (p. 53), quitte à l'approfondir ou à analyser les transformations des religions traditionnelles.

La première analyse est qu'actuellement, même dans les cas des religions, règne une forme d'indifférence au sens où la religion n'intéresse plus : elle n'est plus le « système intégrateur de toute la culture » (p. 54). Elle n'est même plus « un stand de kermesse », selon la formule d'un autre sociologue, Y. Isambert, qui aboutit à ce que la religion ne mérite plus qu'on s'y oppose.

Le premier objectif de P. Bréchon est d'examiner, spécialement à travers le cas de l'indifférence, si les sociétés européennes « s'orientent vers une indifférence religieuse molle, compatible avec des bribes de sentiments religieux épars » ou si « l'indifférence va mener à l'effacement de la question religieuse ».

Sociologie et valeurs des athées

Si l'on consulte les derniers chiffres européens disponibles en 2020, ceux de l'*European Values Studies* (EVS) de 2008, on voit que sur le total des 27 pays européens, 30 % des sondés se disent non religieux et 8 % athées (contre 4 % en 1990). Les disparités selon les pays sont considérables (1 % à Chypre, à Malte ou en Lituanie) mais 20 % en France et 24 % en Allemagne de l'Est^[9].

La question sur l'appartenance actuelle ou passée à une religion est intéressante.

Un point dans les réponses est significatif parce qu'en forte évolution. En 1990, 9 % des répondants à la question déclaraient n'avoir jamais été membres d'une religion mais en 2008, le chiffre monte à 19 %. Autrement dit, l'accroissement du nombre d'athées ou des sans religion provient de personnes – jeunes – qui n'ont jamais reçu d'éducation religieuse.

Dès lors, on peut s'attendre à l'accroissement du groupe des non- religieux.

Par contre, les chiffres sur l'importance de Dieu sont stables à 35 % pour la non-importance et 45 pour l'importance. Mais Dieu et religion ne sont pas la même chose.

Sociologiquement, les hommes sont plus nombreux que les femmes à être athées de même que les jeunes par rapport aux plus vieux.

En ce qui concerne l'âge, P. Bréchon rapporte que les enquêtes EVS s'étendant maintenant sur plusieurs décennies, on peut voir que l'âge ne rend en réalité pas plus religieux mais que c'est affaire de génération. Les générations nées il y a longtemps s'effacent et sont remplacées par de plus jeunes, moins religieuses. Ceci aussi joue sur l'accroissement des athées et des non-religieux.

Les revenus importent aussi. Si 9 % des Européens sont athées, ce n'est le cas que de 4 % des très bas revenus mais 11 % des très hauts revenus.

Le niveau d'éducation donne des chiffres correspondants : 4 % d'athées pour ceux qui n'ont pas dépassé le niveau primaire, 12 % pour ceux qui ont accompli des études supérieures.

Reste un point essentiel : l'attachement à différentes valeurs selon la religiosité, l'athéisme ou l'indifférence.

La spécificité des athées convaincus est très forte. Ils adhèrent fortement à une plus grande permissivité des mœurs, à l'autonomie des individus et à une plus grande indulgence face aux « incivilités » (comme ne pas payer le ticket de bus). Ils soutiennent peu les valeurs autoritaires, valorisent l'égalité entre les gens ; ils sont peu nationalistes, plus politisés (le plus souvent à gauche).

Ils sont plus individualistes et moins ouverts à la solidarité envers les autres. Ce dernier point est en fait très marqué chez les athées les plus jeunes tandis qu'entre les personnes de plus de 60 ans, il n'y a pas de différence significative sur ce plan entre les croyants et les athées.

La xénophobie n'entraîne pas de distinction réelle selon les convictions.

La conclusion de P. Bréchon est que l'indifférence – à ne pas confondre avec l'athéisme « convaincu » – n'est pas affaire d'opposition frontale à la religion et qu'elle conserve quelques traces de religion avec parfois des tendances à la socialisation de la vie et de la nature, ce qui corrobore la position que j'ai exprimée en 2013^[10].

Athées, catholiques, musulmans et sentiment national

Un article traite d'un autre aspect des valeurs.

Sébastien Roché, Sandrine Astor et Ömer Bilen ont traité du choc de l'identification entre religion et nation chez les adolescents^[11].

L'étude a porté en 2015 sur plus de 11 000 collégiens des classes de 5^e, 4^e et 3^e du système français, tous vivant dans le département des Bouches-du-Rhône (Marseille).

Ils étaient classés en quatre catégories : sans religion (38,4 % des élèves interrogés), catholiques (30,1 %), musulmans (25,3 %) et autres religions (environ 6 %).

Ce type de sondage n'est pas rare.

Celui-ci est plus précis. Sur l'importance de la religion, on peut par exemple voir sans surprise que pour 80,3 % des sans religion, la religion n'a pas d'importance mais que 19,7 % lui en confèrent un peu et que ce dernier chiffre provient des indifférents, les athées « convaincus » étant parfaitement négatifs.

L'opposition entre musulmans et catholiques sur la question est impressionnante : 62,4 % des musulmans trouvent la religion très importante contre 6,2 % chez les catholiques.

Certes, la formulation de la question-clé sur le rapport à la question (Vous sentez-vous français ?) n'est pas transposable à la Belgique et en outre, les réponses mêlent le problème de la religion et celui de l'immigration.

Les chiffres, qui me semblent corroborer les précédentes études, sont catégoriques : 30,7 % des musulmans déclarent une préférence pour l'identité française (contre 60,3 % pour ceux de la catégories « autres religions »).

Les non-religieux sont le plus nettement attachés à leur conviction (79,6 %), à peine plus que les catholiques (76,8 %).

Je relèverai les chiffres de réponse à une autre question, qui me semblent pointer le principal péril, celle qui porte sur l'interdiction des livres et films qui attaquent la religion.

Les trois principaux groupes sont différenciés entre très convaincus et moins convaincus.

Il faut certes tenir compte ici de l'âge des sondés mais les résultats ne sont pas ceux attendus. Certes, 53,3 % des musulmans convaincus sont pour l'interdiction mais 15,2 % des athées aussi. La différence entre indifférents (athées peu convaincus) et catholiques peu convaincus est marginale : 22,1 % des indifférents et 20,3 % des catholiques peu convaincus sont pour l'interdiction, 28,2 % des sans religion

et 40,3 % des catholiques peu convaincus – c'est le groupe le plus libéral – respectivement pour l'autorisation.

Ceci montre que placer la frontière entre le groupe des croyants et celui des sans religion regroupant les athées et les indifférents est ici plus que discutable.

Si l'on ajoute que, résultat particulièrement rare, le groupe le plus nombreux est pratiquement chaque fois celui qui répond « je ne sais pas » (45,2 % des athées, 49,2 % des indifférents, 39,9 % des catholiques convaincus, 39,4 % des catholiques peu convaincus et 38,2 % des « autres religions »), on peut voir que la situation d'une valeur essentielle, la primordiale à mes yeux, la liberté d'expression, est en pleine instabilité chez les adolescents.

La notion perverse du respect de la religion d'autrui semble bien faire une grande percée chez les plus jeunes.

Universitaires et athéisme

Un des apports les plus originaux du livre porte sur l'athéisme des titulaires de professions académiques, les professeurs et les autres scientifiques. C'est la contribution d'Abel François et Raul Magni-Berton.

La réputation, d'indifférence ou l'hostilité des universitaires occidentaux, américains compris, à l'égard des religions n'est pas une idée parfaitement neuve mais la voir décrite et analysée en la croisant avec les opinions politiques est rare sinon neuf.

Abel François et Raul Magné-Berton se sont penchés sur le cas de la France. Cela implique certaines spécificités qu'on ne peut transposer. Le cas belge avec la majorité de ses universités polarisées serait sans doute différent même si les croyances des académiques dans les universités catholiques sont très loin de ce qu'elles étaient il y a quelques décennies^[12].

L'étude menée en 2011 par les deux chercheurs montre que, tandis que l'on compte 18 % d'athées dans la population française, 50 % des scientifiques français se déclarent athées, 31 % agnostiques contre 37 % dans la population générale, 19 % religieux contre 44 % dans la population générale.

L'étude donne même la variance de l'athéisme selon les disciplines. Anthropologie et ethnologie arrivent en tête avec 69 % dont la biologie et les sciences du langage. Les disciplines des sciences « dures » oscillent entre 56 et 44 %. Le droit donne le moins de scientifiques religieux (mais la discipline me semble un peu particulière en termes de méthode) avec 33 % d'athées. Il est précédé par les sciences politiques avec 39 %, et par les sciences humaines, historiques et la littérature avec 43 %. Le cas de la médecine n'est pas cité.

Comparé avec d'autres groupes français, l'athéisme des scientifiques français présente un écart énorme, de l'ordre de 30 % pour les catégories professionnelles les plus athées après les scientifiques.

Une étude de comparaison avec quelques pays montre que, laissons de côté l'Asie, tant au Royaume-Uni (40 %), qu'aux États-Unis (35 %) et qu'en Italie (20 %), les scientifiques présentent un taux d'athéisme très nettement supérieur à celui de la moyenne de la population (environ 30 % d'écart, sauf en Italie où il est de 17 %).

Reste à expliquer cet athéisme.

Les auteurs attestent évidemment de l'importance de la valorisation de la science de la part des scientifiques. Cette valorisation, sans obliger à l'athéisme, minore la religion (l'athéisme « méthodologique » de la science). Il faut tenir compte dans certains cas (par exemple la biologie, l'astronomie, l'astrophysique) de conflits entre la science et la religion.

Quand on teste en dix degrés les réponses des scientifiques entre deux pôles, « la science est un ensemble de croyances et d'opinions comme un autre », d'une part et « la science est la seule manière sérieuse de comprendre la vie » d'autre part, 66 % des scientifiques qui adhèrent le plus à la seconde formulation se déclarent athées. On atteint seulement 28 % d'athées pour la formulation la plus proche du premier pôle.

Les auteurs proposent une autre piste : les positions politiques des scientifiques.

L'héritage marxiste pèse lourd dans les universités, surtout en France.

Les scientifiques ont des opinions politiques très marquées. En 2011, sur près de 1 600 réponses, 23,2 % se déclarent radicalement révolutionnaires et 63,2 % des membres de ce groupe se déclarent athées. Les « réformistes » constituent le groupe le plus important (75,9 %) et 45,9 % des membres de ce groupe se déclarent athées, soit pratiquement la moyenne. 1,1 % des sondés déclarent qu'il ne faut rien changer à la situation actuelle, soit 18 personnes, ce qui ne permet pas l'analyse.

Pour les auteurs, les deux éléments, pratiques de la science et engagement à gauche, ont un effet cumulatif en faveur de l'athéisme.

Abel François et Raul Magni-Breton ont également mené une analyse multivariée de l'athéisme des universitaires français, incluant le sexe, l'âge, être né en France et la différence entre professeurs et directeur de recherches d'une part, chargés de recherche ou maîtres de conférences d'autre part.

Le fait de soutenir que la science est le seul moyen sérieux de comprendre le monde augmente de 40 % la probabilité d'être athée. Un scientifique se déclarant révolutionnaire a 1,4 fois plus de chance de se déclarer athée par rapport à un scientifique non révolutionnaire.

Les deux phénomènes ont une influence comparable et les auteurs concluent qu'il n'est pas possible de déterminer quel est le facteur le plus important.

Ce sont les aléas de toute recherche de cause.

Le premier péril comme dans d'autres recherches de déterminations « sociologiques » ou en tout cas externes est que le sujet de recherche est automatiquement rabaissé par la limitation ou la négation de son autonomie.

L'inanité des dogmes religieux n'est-elle pas particulièrement évidente à tout qui a fait de longues études ?

De plus, il existe bien d'autres éléments et analyses dans le passage à l'athéisme.

L'analyse récente de Thierry Ripoll ne contredit pas l'explication par la pratique du raisonnement scientifique^[13]. Il voit, en termes de psychologie, l'athéisme comme le produit du travail analytique face à l'attitude intuitive spontanée.

Alors que la science a un caractère contre-intuitif, la religion et les concepts religieux s'établissent sur des représentations facilement mémorisables et, comme l'a dit P. Boyer « minimalement contre-intuitives », ce qui les rend « épidémiques ».

Le programme des athées

L'athéisme prend, grâce à l'évidence, une place réelle dans la sociologie des religions et des croyances, ce qui est un grand progrès.

Ce qu'on peut en savoir désigne à mon sens le programme des athées : développer sans frein ses réflexions, ses positions, sa structure philosophique.

À l'évidence, du travail reste à faire^[14]. Il ne peut l'être dans un sens dogmatique et à sens unique, qui ne serait ni possible ni souhaitable.

Mais bien des risques existent : la critique des religions se heurte à l'obstacle sensiblement plus présent qu'autrefois qu'est le respect enfantin des opinions d'autrui, voire un hyper relativisme très orienté.

Les athées sont devenus part entière respectée en Europe mais ils restent spécifiques.

Références

Références

- ↑1 Philippe Portier & Jean-Paul Willaime, *La religion dans la France contemporaine. Entre sécularisation et recomposition*, Paris, Armand Colin, 2021, p. 65. Voir mon article « Des effets pervers de l'effondrement des religions traditionnelles », *Newsletter de l'Association Belge des Athées*, N°35, postée le 22/12/2021 sur athees.net, et *L'Athée*, N°9 (2022), pp. 81-90.

- ↑2 Pierre Bréchon et Anne-Laure Zwilling (dir.), *Indifférence religieuse ou athéisme militant ? Penser l'irreligion aujourd'hui*, Grenoble Fontaine, Presses universitaires de Grenoble, 2020, 190 pp.
- ↑3 Nathalie Caron, *L'indifférence religieuse existe-t-elle aux États-Unis ?*, *op. cit.*, sub (2), pp. 71-82, cf. p. 71.
- ↑4 Abel François et Raul Magni-Berton, « *L'athéisme des scientifiques français : conséquences de leur amour de la science et de leur socialisation politique* », *op. cit.*, sub 2, pp. 83-98, cf. p. 83.
- ↑5 Philippe Portier, « *Conclusion. Une sociologie de l'areligion contemporaine* », *op. cit.* sub (2), pp. 157-169, cf. p. 157.
- ↑6 Je pense à l'historien Guillaume Cuchet dans mon article cité en note (1), qui ne traite cependant pas de cet aspect.
- ↑7 En 1981 en France, la superposition du vote pour François Mitterrand avec celle de la sécularisation à la fin du XVIII^e siècle, pendant la Révolution française, était frappante, Bretagne exceptée.
- ↑8 Pierre Brechon, « *Sociologie de l'athéisme et de l'indifférence religieuse* », *op. cit.* sub (2), pp. 53-69.
- ↑9 Pour l'Allemagne de l'Est, deux thèses au moins s'opposent pour exprimer un des plus hauts chiffres d'« athées convaincus » : pour les uns, la cause est la friabilité du protestantisme et pour d'autres la persistance du cérémoniel de « confirmation athée », implantée à l'époque du Gouvernement communiste (cf. p. 61, article 12).
- ↑10 Je renvoie en fait plus à mon article « *Le retour de la spiritualité : nouveau masque des religions?* », in *La Pensée et les Hommes*, Francs-Parlers, 2015 ou Newsletter de l'ABA, n° 34 (décembre 2021).
- ↑11 Sébastien Roché, Sandrine Astor et Ömer Bilen, « *Sentiment national : un clivage entre adolescents irreligieux et musulmans* », *op. cit.* sub (2), pp. 99-115.

- ↑12 L'Association Belge des Athées compte dans ses rangs deux professeurs (dont un émérite) de l'Université catholique de Louvain.
- ↑13 Thierry Ripoll, *Pourquoi croit-on ? Psychologie des croyances*, Auxerre, Sciences humaines Éditions, coll. Accent aigu, 2020, spécialement pp. 260-271.
- ↑14 Cette question n'est pas réellement neuve. Elle était traitée à l'époque du passage des anticléricaux à l'athéisme vers 1880. Ainsi, le représentant de La Libre Pensée, Adolphe Van Caubergh, donne deux conférences sur l'athéisme en 1881. La seconde porte sur les conséquences morales et sociales de l'athéisme. Le texte est publié en 1882 sous le titre *L'athéisme dans ses conséquences morales et sociales, Conférence faite à La Libre Pensée par A. Van Caubergh*. La mention se trouve chez Christoph De Spiegeleer « Le mouvement libre penseur et l'athéisme à Bruxelles dans la seconde moitié du XIX^e siècle », in *Histoire de l'athéisme en Belgique*, Bruxelles 2011, pp. 182-183.